

Le Petit Journal



Bureaux: rue Confort, 14, à Lyon

Abonnements Lyon et Rhône
TROIS MOIS... 5 FR.
SIX MOIS... 9 FR.
UN AN... 18 FR.

LYONNAIS

UN NUMÉRO: CINQ CENTIMES

Abonnements Départementaux
TROIS MOIS... 6 FR.
SIX MOIS... 12 FR.
UN AN... 24 FR.

Vendredi 16 Décembre 1870

LA SITUATION

Depuis quelques jours, depuis surtout que les nouvelles sont rares, nous remarquons une inquiétude vague et mal définie, même dans les meilleurs esprits.

Il n'y a pas lieu, ce nous semble, ni à se laisser abattre, ni surtout à désespérer.

Nous avions conçu de magnifiques espérances au moment où l'action combinée de la garnison de Paris et de l'armée de la Loire nous fut annoncée.

Nous avions pu croire que Paris était débloqué, et que sortant enfin de son long isolement, Paris était rentré en communication matérielle avec la France, de même qu'il est avec elle en communion de sentiments et d'idées.

Ces espérances ne se sont pas réalisées.

Mais est-ce une raison pour ne pas rester résolu à lutter?

Qui donc a pu croire que l'invasion serait rejetée loin de la France en un jour?

Qui s'est flatté de venir à bout d'une armée de sept à huit cent mille pillards, rapaces, affamés, ignobles, dans un seul effort?

Qui n'a pas compris qu'à cette horde de brigands il faut opposer une résistance constante, de tous les jours, de tous les instants, de toutes les forces de la nation?

Qui n'a pas fait le sacrifice de longues et sévères privations, pour arriver à ce suprême résultat de reconstituer à nouveau la France, désastreusement précipitée dans l'abîme moral et matériel par l'empire?

Nous n'ignorons pas que la secousse a été violente et que de l'enthousiasme il nous a fallu retomber dans la triste réalité.

Mais aurions-nous donc perdu cette élasticité de caractère qui a fait de tout temps la force des Français et qui

nous permet de réagir contre les déceptions?

Allons! redressons-nous, faisons face à l'ennemi.

La situation n'est, d'ailleurs, pas si mauvaise que les pessimistes le disent, nous ne savons dans quel but, ou plutôt nous voulons encore l'ignorer.

Paris reste admirable de courage et de constance.

L'armée de la Loire n'a pas été détruite, quoi qu'en aient dit les Prussiens.

Sur la rive droite, le général Chanzy est infatigable et tient en haleine le prince Frédéric-Charles et ses 200,000 hommes.

Sur la rive gauche, le général Bourbaki est prêt à soutenir victorieusement le choc ou à reprendre l'offensive.

Sans doute, les Prussiens étendent leurs opérations; mais cela même doit être un motif, non pas de contentement, hélas! l'invasion amène partout d'affreux malheurs et de grandes misères, mais d'espérance dans le résultat final.

L'ennemi éparpille ses forces de plus en plus.

Vienne une grande et sérieuse victoire, tous les pays souillés par les envahisseurs se soulèveront en masse et massacreront sans merci tous ces soudards ivres de sang et dégradés par d'immenses orgies.

Courage donc et patience encore.

Nos soldats, recrutés hier, seront en mesure de vaincre demain; nos mobilisés partent la haine au cœur; et la réserve de la France n'a pas encore donné.

Nous avons encore de vigoureux efforts à faire.

Sans doute, mais la France ne peut pas périr et ne périra pas!

Nous publions plus loin la plus grande partie d'une magnifique imprécation poétique lancée contre le roi de Prusse par M. de Laprade.

M. de Laprade a des sentiments légitimistes dont il n'a jamais fait mys-

tere. La pièce de vers que la haine des Prussiens lui inspire a, par cela même, une portée d'autant plus grande. On peut la considérer, en effet, comme une sorte de conversion aux idées républicaines.

Nous faisons la part, bien entendu, de l'exaspération produite par les infamies des Prussiens: la République, en effet, ne tue pas ses ennemis. Mais, contre les barbares envahisseurs de la France, les plus atroces représailles sont légitimes.

DANS L'EST

Les Prussiens, quoique harcelés constamment par l'armée du général Garibaldi et par les corps francs, occupent une telle étendue de terrain, qu'ils font subir à nos malheureux départements de la Franche-Comté des exactions abominables.

Voici les plus récentes nouvelles de la Haute-Saône:

Luxeuil est abandonné par l'ennemi.

Lure est occupé par 200 hommes seulement. A Vesoul il y en a environ 2,000.

Des réquisitions énormes ont été imposées dans certaines communes de la Haute-Saône.

D'après les affiches apposées dans les communes de l'arrondissement de Lure, chaque commune doit fournir dans trois jours et conduire à Gray:

5 têtes de bétail de 200 kil. chacune; 1,400 kil. de farine; 1,500 kil. d'avoine; 1,200 kil. de foin; 1,400 kil. de pommes de terre; 1,000 litres de vin; 1,400 kil. de lard; 70 kil. de pois; 70 kil. de haricots.

Toute commune qui refusera d'obéir aux ordres ci-dessus sera livrée au pillage; il n'y a pas de différence pour les communes de moindre importance.

On prétend que ces provisions sont destinées à l'armée du prince Frédéric-Charles.

Quarante hommes de la 3^e compagnie franche du Doubs, commandés

par le capitaine Huot, viennent d'exécuter un coup de main très-hardi et très-heureux.

Ayant appris qu'un convoi de 120 prisonniers français, en route pour l'Allemagne, se trouvait à quelque distance de Vesoul, escorté par 70 Prussiens, le capitaine Huot n'hésita pas à attaquer le détachement ennemi avec ses 40 hommes. Le chef prussien ayant été tué, l'escorte, après une résistance, prit la fuite en abandonnant les prisonniers.

Une centaine de ces soldats sont arrivés samedi à Besançon; ils appartiennent au corps de Garibaldi, et avaient été pris près de Dijon.

Dans la Côte-d'Or, les Prussiens sont toujours à Dijon; nous pouvons affirmer, contrairement à ce que quelques journaux ont dit, que Nuits n'est pas occupé ni même menacé par l'ennemi.

Depuis le 30 novembre on n'a pas vu de Prussiens dans cette ville, si ce n'est des prisonniers.

Voici ce qu'on nous écrit de Nuits, le 12 décembre:

« Nos francs-tireurs font une furieuse chasse aux Prussiens, dans les montagnes et les bois de la plaine, près de Gevrey et St-Bernard.

« Hier ils ont tué plusieurs uhlans et ramené à Nuits trois prisonniers dont un capitaine de dragons qui a dîné à l'hôtel Gérard avec le colonel Bouras. Il lui a dit qu'il en avait assez de la guerre, qu'il aimait mieux être prisonnier.

« Presque tous les jours on en prend quelques-uns et tous disent la même chose. »

DERNIÈRES NOUVELLES

Le Journal de Genève publie une dépêche datée de Bordeaux, 13 décembre.

Les nouvelles qu'elle contient ne nous sont parvenues, ni par dépêches

Feuilleton du PETIT JOURNAL

MON PAUVRE

V

Mais au fond de cette douce et poétique nature, le syllogisme de la philosophie avait déposé au passage un levain de positivisme qui fermentait lentement et presque à l'insu du musicien. Sa nonchalance malade n'eût pas mieux demandé que de recevoir éternellement la manne mystérieuse, sans se préoccuper d'où elle venait; mais la raison s'éveilla un beau matin, curieuse, intriguée, décidée à voir clair dans le mystère.

Si pourtant ce miracle n'était qu'une amorce habilement faite?

Au dehors de la fenêtre et à hauteur d'appui, courait une large gouttière sur laquelle non-seulement la voisine, mais encore les habitants

des maisons adjacentes pouvaient s'aventurer sans danger.

Or, la fenêtre du musicien, comme toutes celles de ces pauvres misérables bâtis sous les toits, ne fermait qu'à demi; même quand l'espagnolette était bien tournée, la plus grosse main d'homme eût passé au-dessus des deux battants.

Gabriel se souvint d'avoir lu dans la Bible une ruse qu'employa le prophète Elisee pour confondre l'imposture des prêtres idolâtres. Il descendit dans la rue, sur le soir, et ramassa dans les pavés quelques poignées de sable qu'il sema dans la gouttière avec de grandes précautions.

La Providence aumônière devait laisser la trace de ses pieds sur cette couche pulvérulente, si c'était par ce chemin qu'elle se risquait à passer pendant la nuit.

Pour plus de sûreté, Gabriel étendit un de ses draps en forme de rideau devant la profonde embrasure de sa fenêtre.

Le lendemain, au jour, la pièce miraculeuse était encore là; mais, com-

me si les précautions prises l'eussent effarouchée, elle était venue tout près du lit de l'artiste.

Gabriel visita son rideau, sa fenêtre et le sable de la gouttière: aucune trace ne s'y faisait remarquer.

— Bon! dit-il, maintenant j'ai la certitude que le don du ciel vient par la porte.

Et, le soir, il caffenra sa porte avec le soin minutieux d'un homme qui va s'asphyxier.

Il ne restait pas même de jour par le trou de la serrure.

Pauline avait suivi de l'oreille tout ce travail d'intérieur, et avait, de son côté, fait la revue de sa mansarde.

Puis, satisfaite sans doute du résultat de son inspection, elle s'agenouilla pieusement pour égrener son chapelet à l'intention du pauvre artiste, plaça une nouvelle pièce neuve dans une coquille, sur la cheminée, et se mit au lit.

Contre son habitude, Gabriel était levé le lendemain ayant le soleil. En descendant du lit, il posa le pied sur

un corps froid, dont il se hâta de constater la nature.

C'était encore une pièce de dix sous.

Cette fois il n'osa pas rire. Il y avait là de l'inexplicable. Le syllogisme était en pleine déroute avec la raison.

Il économisa cette journée sur sa nourriture pour acheter une bougie. Il avait l'intention bien arrêtée de passer la nuit prochaine tout entière, afin de découvrir, si c'était chose humainement possible, d'où venait le mystérieux envoi.

A la nuit, il plaça sa malle au bas de son lit et s'y assit avec inquiétude, bien résolu à ne pas fermer l'œil jusqu'au matin. La bougie allumée était posée sur le carreau, juste au milieu de la chambre.

L'horloge de Saint-Laurent venait de sonner trois heures, et rien n'avait encore sollicité l'attention de Gabriel. Son attitude devenant fatigante à la longue, il s'appuya les coudes sur les genoux et le menton dans la paume des mains.

officielles, ni par l'agence Havas. Cependant, comme elles concordent avec les dépêches prussiennes publiées par le même journal, nous croyons devoir les reproduire :

Bordeaux, 13 décembre 1870.

Les Prussiens ont occupé le château de Chambord (Loir-et-Cher). On assure qu'ils auraient aussi occupé Vierzon (Loiret), mais que les Français ont ensuite repris cette ville.

Le bruit court ici que les Prussiens auraient occupé Blois (Loir-et-Cher, rive droite de la Loire).

Suivant des avis de Tours, d'après un dimanche, les Prussiens seraient arrivés le 9 devant Blois en suivant la rive gauche de la Loire.

Le pont sur le fleuve étant rompu, les Prussiens sommèrent la ville de se rendre et de rétablir le pont, en menaçant Blois d'un bombardement.

M. Gambetta, qui se trouvait dans la ville, a fait répondre par un refus formel. On assure que nos forces en troupes de ligne et d'artillerie concentrées à Blois étaient en mesure de repousser l'attaque. Mais nous n'avons aucune nouvelle de Blois de date ultérieure.

Des dépêches officielles d'Alençon, en date du 12, portent que les cavaliers prussiens cantonnés à Verneuil (Eure, à 35 kil. S.-O. d'Evreux), ont quitté cette ville.

Les Prussiens auraient aussi évacué Dreux pour se porter sur Versailles et Chartres. Ils occupent Conches (Eure, 15 kil. O. d'Evreux).

15 enfants sont entrés à St-Jean-de-Bosches (Côte-d'Or), à 30 kilomètres sud-est de Dijon, le 12. Un détachement d'infanterie prussien s'est arrêté en dehors de cette ville.

Strasbourg, 12 décembre.

Aujourd'hui Phalsbourg (Meurthe) s'est rendu à discrétion.

La place sera occupée par nos troupes demain à 10 heures du matin.

Le bombardement de Monmédy (Meuse) a commencé le 12 décembre.

LA PRISE DE ROUEN

Le Journal du Havre publie les détails suivants sur les faits qui ont précédé la reddition de Rouen.

Quelque douloureux que soit ce récit, nous croyons devoir le publier.

La pusillanimité des autorités n'a

nullement préservé Rouen d'une contribution de guerre exorbitante.

Il faut qu'on sache bien, en effet, que la seule attitude à la fois patriotique et avantageuse est celle de la résistance.

Les Prussiens sont lâches, ne l'oubliions jamais. Sans rencontrer une résistance désespérée, ils fuient; si on cède à leurs exigences, ils sont insolents, cruels et insatiables.

Des événements de Rouen ressort, plus énergique que jamais, cette vérité si souvent attestée dans la campagne de 1870.

Voici le récit du Journal du Havre :

Avant-hier soir, les renseignements parvenus à l'état-major de Rouen annonçaient la présence des Prussiens à Neufchâtel, à Forger et sur les hauteurs de Lyons. Leur marche était nettement dessinée par trois routes, comme nous l'avons dit hier. Leur nombre était évalué à 25 ou 30,000 hommes d'infanterie, avec 25 ou 30 pièces de canon.

Les forces dont nous pouvions disposer, composées de 12 à 15,000 mobiles, des 4,200 éclaireurs Mochart, et d'un corps de marins, avaient été réunis en avant de Buchy, c'était la que devait se porter le lendemain l'effort de la défense.

A Rouen, rien n'était changé d'aspect; on flânait tranquillement dans les rues; les cafés recevaient leurs habitués en pantalon de garde nationale.

Des nouvelles, personne n'en avait. Les journaux de Rouen annoncent tout simplement que l'ennemi continuait sa marche.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville seulement régnaient quelque animation militaire. Des compagnies de gardes nationaux se groupaient, attendaient des ordres, défilèrent et rompaient les rangs.

Pour donner une idée de l'incertitude dont ont fait preuve jusqu'au dernier moment les administrations, nous pouvons citer un fait que nous savons de bonne source.

Samedi soir, les troupes massées à Buchy n'avaient pas eu de pain depuis douze heures; à Rouen, paraît-il, il n'y avait pas une croûte de pain à leur donner, et c'est le lendemain matin, à dix heures seulement, qu'on a dû leur envoyer de quoi manger. Notons que, parmi ces troupes, les Mochart, par exemple, avaient faim, pour se rendre à Buchy, une étape de quatorze lieues. Hier encore, à quatre heures et demie, le capitaine Blondin, des mobiles du Havre, cherchait à Rouen des voitures pour envoyer du pain à ses hommes restés à jeun.

Dans la nuit du samedi au dimanche, les Prussiens, campés dans la forêt de Saint-Saëns, avaient échangé une fusillade contre nos avant-postes, et l'engagement était certain pour le lendemain matin.

A Rouen, cependant, pendant toute la journée d'hier, a régné le plus indescripti-

ble désordre. Le matin, à sept heures, les gardes nationaux gagnaient leurs lieux de réunion, et après une infinité d'allées et venues, vers dix heures, quelques compagnies se mettaient en marche, les uns pour Fleury, les autres pour Clères. Les ordres manquaient absolument. Nous avons vu toute la journée, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, un colonel de la garde nationale mobilisée, attendant, sans nouvelles, sans ordres; il y était encore quand la nouvelle de la retraite de nos troupes arrivait à Rouen. Plusieurs officiers mobilisés étaient à Rouen, au même moment, sans ordre probable, et occupés à tout autre chose qu'à la défense.

Un seul homme avait pris au sérieux les devoirs de sa position, dans cette malheureuse ville livrée à l'apathie des chefs et trahie par ses habitants. Le brave commandant Mouchet, arrivé trop tard, hélas! à Rouen, et dont l'énergique impulsion a été constamment paralysée par l'autorité supérieure, avait été samedi reconnaître à Buchy les positions prussiennes. Il était rentré à Rouen, le soir, désolé de ce qu'il avait vu, mais décidé à jouer vaillamment une partie désespérée.

Dans la nuit, il repartait pour Buchy, décidé à sauver l'honneur, puisque une résistance efficace était devenue impossible. Sur le combat lui-même, nous n'avons pas de détails.

Les éclaireurs Mochart ont, dit-on, opposé aux colonnes prussiennes une résistance acharnée. Nous n'avons du combat que la retraite, qui commençait vers quatre heures de l'après-midi.

A Rouen pourtant, depuis le matin, une foule de promeneurs encombraient les rues, les orgues de barbarie continuaient de moudre des sérénades, et à l'Eldorado de Saint-Sever on posait les affiches d'une pantomime patriotique. Les premières rumeurs de la retraite de nos troupes ont seules éveillé quelque émotion dans ces cœurs timides.

On entendait alors dans la foule un concert de *mea culpa* qui avait au moins le mérite de la franchise.

Nous sommes perdus, disaient les Rouennais, mais c'est notre faute; c'est la faute de notre administration; de nos chefs militaires. Ah! si le commandant Mouchet était venu quinze jours plus tôt! Ah! si nous avions fait comme le Havre!

Au moment où nous quittons Rouen, à six heures, le gros de nos troupes était en retraite, et les avant-gardes prussiennes étaient signalées à quelques kilomètres des hauteurs du Bois-Guillaume.

Un train venant de Rouen est arrivé lundi matin au Havre.

Au départ du train, les Prussiens semblaient vouloir investir Rouen, mais ils n'étaient pas encore sous les murs de la ville.

Après les détails complémentaires apportés par ce dernier courrier, les douaniers de Rouen, la gendarmerie et des marins ont reçu l'ordre de se rendre à la gare à

huit heures; le train n'est parti qu'à heures du soir et est arrivé au Havre à l'heure du matin, emmenant plusieurs voyageurs affolés de terreur.

A huit heures du soir, on a encore eu le rappel pour faire, suppose-t-on, pour les fusils des gardes nationaux à l'Hôtel-de-Ville.

Avant-hier et hier, les mobiles et francs-tireurs de Mochart auraient été éprouvés par l'artillerie prussienne, qui évaluée à quarante pièces de canon, lançait des bombes et obus en quantités effrayantes; a bombardé Gaillefontaine, on s'est battu à Clères, que les Prussiens ont occupé; le fort de l'action a eu lieu à Buchy.

On aurait encloué les pièces de siège se trouvaient sur les hauteurs; les pièces d'artillerie avaient ordre de rembarquer à destination du Havre et qui se trouvaient placées sur les grues du quai auraient été également enclouées.

Le personnel du télégraphe et le personnel du mouvement du chemin de fer ont reçu l'ordre de se replier sur le Havre avec le matériel; la Banque a transporté son numéraire à...

M. Mouchet, qui, comme nous l'avons dit, était à Buchy pendant l'action, va peut-être pouvoir rallier à lui les troupes éprouvées et se replier dans la direction du Havre.

Les soldats des 6e et 45e pleuraient de rage, en apprenant la déroute. Le préfet aurait quitté la ville.

Dimanche, un train de voyageurs, allant de Dieppe à Rouen, a été attaqué par les Prussiens.

Un conducteur, nommé Vallet, qui était placé dans son poste de vigie à l'arrière du train, a été tué par une balle. Plusieurs agents du service de la ligne auraient été blessés, plus ou moins grièvement.

Une dame, qui se trouvait dans un wagon de première, a failli être atteinte par un projectile qui lui a passé à quelques centimètres de la figure.

Voici les principales clauses de la capitulation, telles qu'elles ont été indiquées par l'état-major prussien, au correspondant d'un journal étranger :

1° Indemnité de 47 millions, dont 10 millions payables immédiatement et 37 millions réglables par acomptes rapprochés;

2° Livraison de toutes les armes et munitions; désarmement de la garde nationale;

3° Tous les citoyens de vingt à quarante ans étant mobilisés, sont prisonniers de guerre et peuvent être emmenés en Prusse au moment où le général prussien le croira nécessaire;

4° Respect des propriétés privées;

5° Les troupes prussiennes seront logées dans les casernes et, au besoin, chez les habitants; les vivres réquisitionnés pour l'armée prussienne devant être fournis à valoir sur les dix millions d'indemnité restant à verser.

La chambre était si bien éclairée que, tout rêveur qu'il était, son regard chercha à embrasser tout, certaine surface du carrelage.

Il était bien convaincu que cette nuit, la pièce miraculeuse n'oserait point venir.

Le varrier venait au poule aux œufs d'argent, se disait-il.

Et son regard, pour ne pas dormir, se promena lentement sur la surface du carrelage. Mais ramené dans ces évolutions, sur la portion de carrelage placée entre les deux pieds du veilleur, ses yeux tombèrent sur une pièce de dix sous.

« Ma foi ! l'écria le musicien, pour ce coup je ne veux plus rien savoir; que cet argent vienne d'où il voudra, j'en remercie la Providence et je vais dormir ! »

Gabriel se résigna paresseusement à ramasser chaque matin la pièce merveilleuse. Gabriel qu'il se levait tôt ou tard, était sûr de trouver son pain du jour.

Comme pour le récompenser de sa

facile résignation, la main mystérieuse qui le nourrissait déjà, conduisit au-dessous de quelques mètres de famille en quête d'un maître de musique. Avant la fin du premier mois, Gabriel eut, par semaine, un revenu fixe de vingt-cinq francs.

C'était peu de chose, si vous voulez, mais la pièce blanche venait tous les jours, et, comme sa garde-robe était à peu près complète, la nourriture et le loyer n'emportaient que six à sept francs sur cette somme.

Les envois de secours pour le détenu de Melun recommencèrent donc sans interruption.

Dans cette nouvelle situation, c'était plaisir de l'entendre dans sa mansarde. L'archet avait cessé de pleurer, et le violoncelle, comme s'il eût fini son deuil, semblait avoir changé de voix. La plainte de jadis devenait un canotage, la note pleureuse, un chant de joie.

Pauline suivait avec le fiévreux intérêt d'un cœur de vingt ans ces heureuses métamorphoses; on eût dit

qu'elle tenait encore davantage à garder l'incognito. Cette musique du cœur lui produisait l'effet de ces vieux orchestres cachés sous les draperies d'un reposoir, à l'émotion musicale se joignait la poésie du mystère.

Le musicien, pour elle, n'était pas loin d'être un ange; pour rien au monde elle n'eût quitté sa mansarde aux heures de cette musique enchantée dont elle apprenait tous les airs.

Un jour, de mercière en bourgeoise, de bourgeoise en ouvreuse, d'ouvreuse en camériste, de camériste en diva, Pauline fut appelée chez une cantatrice célèbre, qui avait déchiré ses dentelles.

Il se trouva que l'actrice était une excellente femme. Elle descendit familièrement jusqu'à l'ouvrière, et se sentit retenue par ce parfum méridional qui formait comme une atmosphère sympathique autour de la jeune fille de Toulouse.

Pauline fut bientôt à l'aise auprès

de la dona, qui ne trouvait rien de bien fait que ce qu'elle faisait. Après les dentelles outragées, vinrent d'autres chiffons, puis encore autre chose; si bien que la cantatrice eut besoin presque chaque jour d'apercevoir au réveil cette figure parlante aux yeux noirs, aux lignes si pures, à la voix si vibrante.

L'ouvrière n'eut pas la pensée que ce caprice de la grande dame pouvait la mener loin sur le chemin de la fortune; elle ne songea qu'aux intérêts de son voisin.

Une chose étrange, inouïe, inexplicable, intrigua fortement l'artiste. Vingt fois elle avait offert une loge, sa propre loge à l'ouvrière; Pauline avait toujours refusé d'aller au théâtre.

Hippolyte LANGLOIS.

(La suite à demain.)

L'AMOUR DE LA PATRIE

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre adressée par un sous-officier du 51^e de ligne, Clément Branger, à son père. Ce sous-officier a été fait prisonnier de guerre à Metz et est parvenu à s'évader et à passer en Belgique :

Marbehaux, 1^{er} décembre.

Je vous adresse ces quelques lignes pour vous prévenir que je suis premièrement guéri presque entièrement de mes trois blessures, sauf celle de l'aîne gauche, qui n'est pas tout à fait cicatrisée.

Comme mes jambes sont assez bonnes, j'ai profité d'une occasion favorable pour m'esquiver et quitter la société par trop aimable de MM. les Prussiens.

Je suis donc accueilli dans une petite ville de la Belgique, d'où je repartirai ce soir pour aller rejoindre l'armée du Nord à Lille, je peux y arriver dans trois ou quatre jours, mes jambes n'étant pas encore tout à fait solides, je marche jusqu'à ce qu'elles me manquent, tant je suis pressé d'arriver pour reprendre le chassepot et venger les trahisons dont notre pauvre pays est l'objet, et principalement rendre à MM. les Vandales et Barbares prussiens les blessures qu'ils m'ont données si généreusement.

Je ne vous dirai rien du théâtre de la guerre dans les différents lieux que j'ai traversés. Non, jamais pareil tableau de destruction et de destruction ne s'est présenté à l'imagination. Les villages incendiés, les campagnes dévastées, pas un seul arbre debout ; Thionville complètement détruit, les environs brûlés.

Les misérables ont odieusement traité hommes, femmes, et jusqu'aux enfants qu'ils égorgèrent ensuite sous les yeux de leurs parents.

Le cœur me saigne à retracer de pareilles atrocités, et je ne puis continuer à vous dépeindre ces horreurs. — BRANGER (Clément), Sous-officier au 51^e de ligne, décoré de la médaille militaire.

Nous ne connaissons que trop les atrocités prussiennes ; s'il fallait un témoin de plus pour les attester, on le trouverait dans ce brave soldat, prêt à retourner au combat, et qui n'a pu retenir un cri d'indignation au spectacle révoltant qu'il a eu sous les yeux.

La France compte de nombreux enfants qui, comme notre courageux blessé, ne demandent qu'à venger ses défaites : comptons donc sur eux pour ramener la victoire sous nos drapeaux.

LES COMPLICATIONS

Vienne, 13 décembre 1870.

Les journaux se prononcent énergiquement contre la conduite de la Prusse, relativement au Luxembourg.

La *Nouvelle Presse*, réfutant les notes prussiennes, caractérise comme arrogante la politique de la Prusse.

Le *Tagesperser* demande aux signataires du traité de 1867 de se lever contre une politique dangereuse et outrageant les droits stipulés.

Pesth, 11 décembre 1870.

Le général Benedek, répondant à une délégation hongroise, a dit :

L'armée autrichienne compte maintenant 864,840 hommes de troupes régulières et 107,527 hommes de la landwehr.

Le nombre de canons augmente, mais des acquisitions ultérieures sont nécessaires.

L'armée possède 899,279 fusils se chargeant par la culasse et la landwehr 137,227 fusils système Wöndel.

Il est nécessaire de faire des acquisitions ultérieures montant à 150,000 fusils.

Les autres branches de l'armée sont améliorées et augmentées.

Le ministre propose la nomination d'une commission de six membres pour faire une enquête sur l'état de l'armée.

AU ROI GUILLAUME DE PRUSSE

Roi, l'homme qui vous parle est un homme de paix, Un homme de prière, ami des bois épais. Soumis aux justes lois, fidèle aux justes maîtres. Nourri dans le respect des rois et des ancêtres. Or, voilà, devant Dieu, la main levée au ciel, Comme vous dit cet homme, au cœur droit et sans fiel : Tu poursuis une guerre, une victoire infâme, O roi, sombre assassin des enfants et des femmes ! Ton orgueil se repait de larmes et de sang, Ta sauvage fureur va toujours grandissant, Comme l'horrible feu que tes hordes serviles Promettent par ton ordre aux quatre coins des villes. Châtiant l'orphelin, dans les bourgs envahis, Bêtoine né d'un soldat tombé pour son pays, Se vengeant de l'époux sur la veuve éventrée, Et faisant un désert de sa riche contrée. L'incendie et le vol ont marqué tous les pas : Gorge de sang et d'or, tu ne ren sables pas ! Il s'agit d'attacher l'Allemagne à ton char, Et Dieu t'ayant fait roi, de l'appeler César. Il s'agit d'échanger un titre qu'on révère Pour celui que portaient Néron, Claude et Tibère. Tu veux être empereur, au lieu de roi chrétien... Va ! Ce titre infamant, tu le mérites bien ; Cet exécrable fruit de meurtre et des rapines, Ce titre, il fut toujours conquis sur des ruines ! Va donc, poursuis ton œuvre et touches-en le prix ; D'un million de morts sème le grand Paris ; Lance à flots sur ses murs, pieux hypocrite, Le pétrole enflammé, ton arme favorite ; Et, pour que le triomphe arrive à bonne fin, Appelle à ton secours et la peste et la faim. Alors, parmi la cendre et les pans de murailles, Des femmes, des enfants piétinant les entrailles, Sur ton coursier sinistre, heureux de tout ce deuil, Passe cette revue, objet de ton orgueil. Ensis du Champ de Mars à ta noble compagnie, Signe : César Guillaume, empereur d'Allemagne. Souris au Louvre en feu, quand tu savoureras Des Huas et des Teutons les sauvages hurras ; Et, sur le Carrousel, fais à tes bandes ivres Litère de nos arts, de nos dieux, de nos livres. Ton œuvre est faite, ô roi, ton œuvre très-chrétienne ; Repose-toi... C'est Dieu qui va faire la siennet. Cette heure, l'appartient, il a l'éternité ; Ton gîte s'y prépare, et ton règne est compté. Tu ne mérites pas que Jeanne d'Arc s'éveille ! Mais, peut-être, ce soir, la nièce de Corneille, Servante d'une ferme, ou fille d'un château, Des flancs noirs de Marat reître son couteau, Et va d'un coup pareil, pour un forfait semblable Au sale démagogue unir le roi coupable... Car votre guerre a vous, se fait sans foi ni loi, Vous êtes un bandit, vous n'êtes pas un roi ! Régents des nations, princes, prenez-y garde : Votre arrêt debattu pour un peu se retarde ; Les peuples incertains, mais non plus à genoux, Dans leurs calamités s'interrogent sur vous : S'il ressort après tout, de l'épreuve où nous sommes, Que les rois ne sont plus que des massacreurs d'hommes, Si votre amour de gloire est un épouvantail Pour ce siècle amoureux de paix et de travail, Si l'on sait trop qu'un roi fait, en un jour de guerre, Plus de morts qu'en deux ans Danton et Robespierre ; Si l'on vous voit sanglants, et fous d'ambitions, Découper par lambeaux les pauvres nations, A mille engins de mort user notre industrie Et tourber la science en œuvre de juerie ; Si la bombe et l'obus, dans vos yeux triomphants, Ghoissent à plaisir la femme et les enfants ; Si vous allez porter, dans vos blocs infâmes, La famine et la peste à deux millions d'âmes ; Si pour les orphelins broyés dans la maison Un prince à tes douceurs du cordonnier Simon, Si dans leur lacheté nous découvrons égales La bête populaire et les bêtes royales... O rois, dignes objets de haine et de mépris, L'Europe de vous tous sera libre à tout prix. Et moi, fils de parents zélés pour la couronne, Mort pour votre pouvoir et pour votre personne, Moi que tous les tribuns trouvent sous à leur voix, Qui garde au fond du cœur l'amour des vieilles lois Et porte hautement le deuil des vieilles races, Qui professai toujours l'horreur des populations... En vous voyant finir sous le couteau sacré, Moi, poète et chrétien, ô rois, j'applaudirai ! Va donc, la Bible en main, vas jusqu'au bout, Guillaume ! Achève d'égorger, de piller ce royaume ; Ta race et toi porte, inscrite à votre flanc, La malédiction de tout le peuple Franc. La sainte Némésis a sifflé sur vos têtes. Mes vers dureront plus, ô roi, que tes conquêtes ; Ils porteront plus loin que tes lâches canons. Le sang dégouttera des lettres de ton nom. Ton peuple, quelque jour, maudira sa victoire, Arrachant de ton front un laurier scélérat ; Et tu seras cloué par la main de l'histoire, Entre Bonaparte et Marat.

VICTOR DE LAPRADE.

(Décentralisation.)

De l'Académie française.

NOUVELLES DE LYON.

La neige a presque entièrement disparu de la ville, et même de la campagne. La température est extrêmement douce et presque printannière.

Une réquisition presque générale de pain a été faite chez les boulangers de Lyon avant-hier.

Ce pain a été expédié à nos troupes de...

M. Celler, colonel de la 1^{re} légion de marche du département du Rhône, vient d'adresser, au maire de Lyon, la lettre suivante :

Monsieur le maire, Dans votre dernière dépêche, vous m'avez signalé M. Pinet, membre du Conseil municipal de Lyon.

Il a été très touché de ce que M. Hénon ne l'avait pas oublié.

C'est un rude citoyen et un brave soldat. Je lui ai offert de l'initier aux secrets du commandement de la légion, afin que plus tard il puisse donner son appréciation au sein du Conseil, après la guerre. Je le demandais comme secrétaire.

Il a décliné toute compétence, étant d'ailleurs très honoré de pouvoir se battre comme simple légionnaire.

Au nom de toute la légion, j'ai l'honneur de vous remercier, ainsi que tout le Conseil municipal et les habitants de la ville de Lyon, des félicitations que vous nous avez adressées.

Dites aux Lyonnais qu'ils ont aujourd'hui de vrais soldats pour les défendre. Avec beaucoup de troupes comme les citoyens de la 1^{re} légion, la République pourrait parler haut, des aujourd'hui.

Je ne saurais trop faire l'éloge de ces hommes qui, dans un mois, se sont rompus à toutes les fatigues et sont devenus les hommes les plus disciplinés ; marchant sans demander leur destination, souffrant la faim, le froid et la fatigue sans murmurer. Voilà, monsieur le maire, des troupes que je suis fier de commander, et que je serai heureux de ramener à Lyon après le succès.

Veuillez agréer, monsieur le maire, l'assurance de mon respectueux dévouement.

CELLER.

Nuits, le 11 décembre 1870.

Le maire de Lyon a reçu la lettre suivante :

En présence des événements désastreux qui agitent la France, et désirant, selon nos moyens, aider à repousser l'étranger envahisseur,

Nous, soussignés, porteurs aux convois funèbres de Lyon, et faisant partie de la société de prévoyance établie entre nous, disposons sur notre caisse d'une somme de trois cents francs, que nous vous offrons pour coopérer à l'achat d'une mitrailleuse, ou à votre disposition, pour être utilisée à la défense de la patrie en danger.

Agitez, monsieur le maire, avec notre offre, l'hommage de nos respectueuses salutations.

Patural aîné, Patural cadet, Faure, Lazaret, Monin, Sylvot, Léon, Benier, Chaleysin, Eisser, Lacourbat, Labat, Sallet, Biollay, Ponchot, Terrasse, Clément.

Le conseil municipal a accepté ce don, et voté à l'unanimité des remerciements à ses auteurs.

M. Fraschini, commandant supérieur des gardes nationales mobilisées de la Haute-Savoie, a passé hier par Lyon pour se rendre à son poste.

Nous avons appelé, il y a deux jours, la bienveillante attention de nos lecteurs sur une jeune fille qui s'est sauvée de son pays envahi par les Prussiens, pour venir s'engager dans la légion alsacienne en formation à Lyon.

Le *Salut public* a cru devoir raconter par lui-même les aventures de cette jeune héroïne. Nous lui empruntons son récit :

A. H... est une jeune fille de dix-sept

ais, dont le père exerce à S..., arrondissement de Saint-Dié (Vosges), les fonctions d'instituteur communal. Envahie par les troupes de Werder, la commune de S... et les hameaux voisins furent le théâtre de leurs excès sauvages.

Dans un de ces hameaux, les Prussiens se saisirent d'un fermier et le fusillèrent sous prétexte qu'il avait donné asile à des francs-tireurs. L'exécution, ou plus exactement l'assassinat, de ce malheureux fut accompli dans la cour de sa maison, en présence de sa femme et de ses enfants. Quand ils furent tués, ils mirent le feu à la ferme et attendirent qu'elle ne fût plus qu'un vaste bûche pour jeter, par-dessus l'amas des solives embrasées, le cadavre du fermier. Ils forcèrent sa femme et ses enfants à voir le corps se convertir en charbon et en cendres. La femme, qui suppliait qu'on le lui rendît pour le mettre en terre chrétienne, fut menacée d'aller le rejoindre dans les flammes.

Dans une autre maison, vingt Prussiens s'emparèrent d'une jeune fille et la laissèrent pour morte, vingt fois profanée.

Cette victime des soldats de Guillaume et d'Augusta était l'amie intime de la jeune A. H...

Le lendemain, la fille du maître d'école quittait la maison paternelle avant le jour, après avoir laissé une lettre d'adieu, où elle déclarait son intention irrévocable de s'engager dans un corps de francs-tireurs, pour venger, dans le sang des Prussiens, les cruautés et les infamies dont son pays venait d'être souillé par eux.

Elle avait coupé ses cheveux, mis un pantalon de son père, une blouse de son jeune frère, endossé un bisac et chaussé des sabots. Dans cet accoutrement elle traversa les Vosges, prenant de préférence les sentiers peu fréquentés, où la neige lui venait jusqu'à la ceinture. Elle frappait à la porte des cabanes écartées pour y demander une hospitalité qui ne lui fut nulle part ni marchandée, ni indiscretée. Elle disait : « Je suis un volontaire et je vais rejoindre mes camarades les francs-tireurs, avec tant de persécution qu'on la croyait du premier coup et sans faire attention à autre chose qu'à sa grande jeunesse.

Arrivée à trente lieues de son village, de l'autre côté des Vosges, dans le Haut-Rhin, elle s'informa de l'endroit où l'on enrôlait pour les corps francs. On lui indiqua Saint-Louis, à la frontière du canton de Bâle. C'est là, à effet, que les Alsaciens pouvaient encore, sans être inquiétés par l'ennemi, former des compagnies qui regagnaient la patrie non envahie de la France en traversant la Suisse par petits groupes. C'est là que notre héroïne se présenta aux organisateurs de la légion-mulhousienne et qu'elle se fit admettre parmi leurs volontaires ; chefs et hommes un peu étonnés seulement de l'aplomb et de la détermination d'un camarade aussi imberbe.

A. H... a dix-sept ans, avons-nous dit, elle est robuste, la figure ronde et pleine, le regard limpide, les traits délicats, la voix enfantine. Sous la blouse, on pouvait aisément la prendre pour un adolescent ; d'autant plus qu'en revêtant les habits masculins, elle était entrée dans son rôle avec une énergie de volonté et de conviction qui lui en avait fait trouver d'emblée l'expression vraie et naturelle.

Elle a vécu ainsi une quinzaine de jours de la vie de marche et de caserne, sans se soustraire à aucune de ses pratiques ni de jour ni de nuit, prenant part à l'exercice, aux corvées, aux repas, et partageant la couchette de ses compagnons, — le plus souvent la paille ou l'on s'étend tout vêtu, mais parfois... mieux que la paille. — Chefs et compagnons ne se doutèrent de rien et n'eurent d'autre opinion sur le *gamin*, le *moutard*, sinon qu'il allait bien et que ça ferait un orfèvre petit troupière.

Ce ne fut que ces jours-ci, à Calure, lorsqu'il fut dit à la chambrée que les hommes allaient subir la revision avant de marcher tout de bon à l'ennemi, que le petit camarade parut préoccupé et commença à perdre de sa sérénité. Un sergent, enfin comme ils le sont tous, fut particulièrement frappé de ce changement d'allures et soupçonna la vérité. Un entretien en tête à tête avec son subordonné aboutit bientôt à des aveux complets de la jeune amazone, aveux que le sergent aurait, dit-on, proposé d'ensevelir dans le secret absolu, mais en maintenant à sa discrétion des conditions aux-

quelles l'honnêteté de la jeune fille refusa de souscrire. Nous aimons à penser que c'était une épreuve.

Quoi qu'il en soit, nous préférons, pour notre petit soldat, qu'il ait compris que son premier devoir était de rester une brave fille, et que son serment de venger sur les Prussiens l'honneur de son amie ne lui imposait pas de sacrifier le sien. Et voilà, pensons-nous, son odyssée guerrière finie.

(Aujourd'hui, Mlle A. H... a repris les habits de son sexe, et, sauf sa belle chevelure coupée, elle est redevenue une fort charmante jeune fille. On nous assure que, depuis hier, elle est placée dans une famille honorable).

COMITÉ DE TRAVAIL

POUR L'ARMÉE FRANÇAISE

(Dedans liste de souscription)

Mme Chastel	20 fr.
Mme Marquet (Marseille)	10
Mme Chambre	5
Mme Fontaine	20
Mme Penet	10
Mlle Todd	20
Mme Baral	20
Mme Marie Fauré	40
Anonyme	100
Anonyme	57
Mmes Robert Gervais	5
Mme Dufour (Macon)	10
La Compagnie d'assurances la Nationale	40
Mme Peyle	5
Mme Le Royer	10
Mme Stéphanes-Lagat	50
Mme Soucar	2
Mme Dohy	10
Mme Taton	5
Mlle Maistre	10
Mme Rendel	20
Mme Grenier	25
Anonyme	15
Mme Prevost	20
M. Paul Saint-Olivier	40
Mme Remy-Roux	40
M. Champagnon	100
M. Riquet	25
Mlle Verrines	100
Mme Magnin	30
Mme Thoreau et Compagnie	25
Mme Georges de Magnan	20
Anonyme	40
Mme Beaul	20
Mme Maffreton	20
M. Collet	100
M. Antoine Ponsard	200
Le Salut Public	500
M. J. E.	10
Mme de Michaud	5
Anonyme (illumination)	250
M. Fiedet	40
M. Brosset-Hochel	300
Mme Vence-Grand	100
M. Besset père	40
Mlle Gayet, cuisinière	5
Mme Port	2
Produit d'une quête	4
Quête à Bourges le 6 décembre	591 60
Total	2,320 40
Montant de la liste précédente	7,364 45
	10,234 85

CONFÉRENCES DU PALAIS-ST-PIERRE

Nous avons annoncé que les conférences organisées par le Comité du travail, au profit de nos soldats en campagne, auraient lieu au Palais-St-Pierre.

La première de ces conférences est fixée au samedi 17 décembre. Elle sera faite par M. Philibert Soupe, professeur à la Faculté des lettres, qui a pris pour sujet :

De l'Unité et de l'Union de la France.

La même soirée sera complétée par un concert dirigé par M. Loigini-Fils.

Banquets, 2 fr.; banquettes, 1 fr.

On trouve des billets au Palais-Saint-Pierre; chez M. Méra, libraire, et chez les marchands de musique.

POUR NOS PRISONNIERS

Donnons, donnons beaucoup, donnons toujours pour nos malheureux soldats, que l'ineptie et la trahison des chefs ont livrés à l'ennemi.

Ils souffrent en Prusse toutes les tortures de la faim et toutes les humiliations de la plus dure captivité.

Sans pain, sans vêtements, insultés,

maltraités, ils tendent vers nous leurs mains suppliantes, et nous adjurent à la fois de les venger et de les secourir.

Oui, l'heure de la vengeance sonnera. La jeune République, obligée d'improviser des armées, apprend à vaincre sur les champs de bataille même, où, forte de son patriotisme et de son bon droit, elle ne craint pas de se mesurer avec les troupes des long-temps aguerries et dressées à la guerre d'extermination.

Battues, mais non vaincues, nos armées persévèrent avec un admirable courage et une indomptable volonté dans l'œuvre du salut et aussi de la régénération de la France.

Les envahisseurs éprouvent tous les jours les effets de cette vaillance qui grandit, de cette science militaire qui se forme à leurs dépens et de ce patriotisme d'où naissent les héros.

Et nos frères qui pleurent là-bas en Allemagne de ne pouvoir donner leur sang pour la patrie, qui ont faim et qui ont froid, ne les oublions pas.

Donnons pour eux; dans chaque ville un comité s'est formé qui recueille l'argent et les dons en nature, et qui se charge de les faire parvenir.

Cet appel que nous faisons aujourd'hui, plus pressant que d'habitude, nous est inspiré par la lecture d'une lettre navrante...

M. A. Eymar écrit de Vienne (Autriche), au nom du comité français de cette ville qui a réuni plus de 30,000 francs pour nos malheureux frères.

Voici le passage saillant de cette lettre, qu'on ne peut lire sans pleurer :

Les souffrances de ces malheureux sont atroces.

Imaginer-vous que la plupart d'entre eux sont campés sous des tentes, et dans cette saison la température en Allemagne descend facilement, pendant la nuit, au-dessous de huit degrés au-dessous de zéro. Pensez que beaucoup n'ont que des vêtements légers, usés, déchirés; le plus grand nombre n'a plus de bas; leur chaussure prend l'eau.

Leur nourriture consiste en du café de gland, sans sucre, le matin; une soupe et un morceau de viande gros comme deux doigts à midi; et une soupe de prétendue viande le soir.

On leur donne un pain pour cinq jours; quoiqu'il soit immangeable, la plupart n'en ont plus au bout de deux jours.

Si vous pensez que toute leur nourriture est de mauvaise qualité; que la plupart des prisonniers ont fait presque tout le voyage de France à leur destination sans manger, vous aurez une idée exacte de l'état physique dans lequel ils se trouvent.

Cependant ce n'est rien à côté de leurs souffrances morales. Les simples soldats sont parqués comme des bêtes fauves, personnes ne peut les approcher, et si quelqu'un est commandé pour une corvée, se n'est qu'accompagné par deux soldats la baïonnette au bout de leur fusil.

On ne leur permet de parler à qui que ce soit. Un de mes amis, étant dernièrement à Dresde, vit deux de ces malheureux traîner une brouette; l'un d'eux, ayant aperçu un morceau de cigare à terre, s'arrêta pour le ramasser; il faillit être frappé par un de ses gardiens. Mon ami, le cœur serré, s'approche pour lui donner du feu, et aussitôt il voit les baïonnettes prêtes à lui traverser le corps.

Quand on les fait sortir en certain nombre, ils sont précédés et suivis d'escadrons de cavalerie, et gardés à droite et à gauche par de l'infanterie.

Sur la route où ils passent, personne n'a droit de circuler. Le monsieur dont je vous parle fut un jour obligé de pousser sa voiture à travers les champs.

Les prisonniers qui se trouvent dans les autres pays de l'Allemagne sont moins brutalisés; mais ceux qui sont en Prusse sont traités impitoyablement. Souvent, ils n'ont pas même l'ordinaire qu'on vient de vous décrire.

On distribue la viande tant qu'il y en a; quand il n'y en a plus, ceux qui restent

doivent s'en passer; les réclamations sont inutiles.

Dans beaucoup de villes prussiennes on les fait travailler à charger des munitions de guerre, et il n'est pas rare que des officiers leur disent que tout cela est destiné à l'extermination des Français.

Rien n'est négligé de ce qui peut les blesser dans leur amour-propre; les victoires prussiennes leur sont annoncées au son de la trompe, et on leur fait soigneusement tout ce qui est à notre avantage. Ils ne peuvent envoyer que des lettres ouvertes, et s'ils sont simplement indifférents au traitement qu'ils subissent, la lettre n'est pas envoyée. Celles qui leur arrivent sont également ouvertes et très souvent non remises.

Les infractions les plus légères à la discipline sont punies par la prison, le jeûne, la bastonnade, ou par un supplice effroyable, qui consiste à faire tenir un homme couché sur un banc de bois cannelé pendant un certain nombre d'heures, au bout desquelles il garde des traces sur son corps pendant un mois, et des souvenirs dans son âme pendant toute sa vie.

Si à tout cela vous ajoutez que tous ces hommes se trouvent loin de ce qui leur est cher, que le climat les dévore, que le chagrin les consume, vous ne serez nullement surpris si je vous dis que, au moment de la reddition, on sera effrayé du nombre de ceux qui auront succombé.

Ce tableau est effroyablement sinistre.

Tout le monde sait que la France, miséricordieuse toujours, ne laisse manquer de rien aux prisonniers prussiens.

Et M. de Bismarck a eu l'audace de se plaindre.

C'est bien le plus odieux, le plus cruel, le plus vénimeux, le plus lâche, le plus impudent des hommes!

Ah! vienne le jour de la vengeance et des représailles. Et il viendra!

NOUVELLE CARTE

DU

DÉPARTEMENT DE LA SEINE

Et des environs de Paris, jusqu'à Versailles, avec l'enceinte fortifiée et l'indication de tous les forts, bastions et redoutes qui défendent la capitale.

TIRÉE EN QUATRE COULEURS EN CHROMOLITHOGRAPHIE.

Et dressée sur une échelle assez étendue pour reconnaître la position de tous les forts, apprécier le croisement de leurs feux et suivre, par conséquent, les opérations du siège de Paris.

EN VENTE:

A Lyon, chez EVRARD, 32, rue de Lyon (ex-impériale).

A Marseille, librairie du Petit Journal. Franco par la poste, 50 centimes, contre des timbres-poste.

NOUVELLE

THÉORIE DE L'INFANTERIE

D'après le règlement du 16 mars 1869, à l'usage des gardes nationales de France sédentaires et mobilisées.

COMPRENANT:

Le maniement et la charge des fusils percussion, à tabatière et chassapot.

Revue et mise en ordre par un officier d'état-major.

Loi sur la garde nationale. — Organisation des bataillons. — Ecole du soldat. — Ecole de peloton. — Pratique du tir. — Ecole des tirailleurs. — Service dans les places. — Service en campagne.

Cette théorie est indispensable aux officiers, aux sous-officiers et aux gardes nationaux.

1 vol. cartonné, prix : 1 fr. 25.

En vente à Lyon, 14, rue Confort, et 32, rue Impériale; à Marseille, 17, rue Noailles librairies du Petit Journal.

Propriété des articles non signés: EVRARD.

Lyon, imp. P. Mongin-Bugnot, rue St-Joseph, 3.